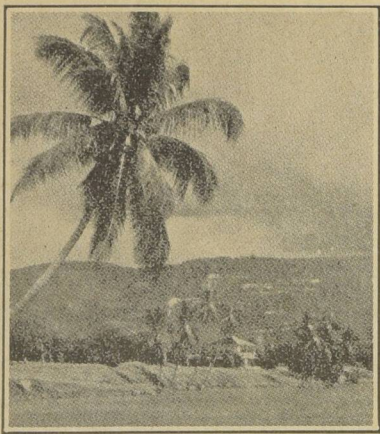




Trinidad, terre de liberté

LA plus belle île de la mer des Caraïbes, après la Jamaïque, c'est sûrement Trinidad où sont rassemblées, comme en un tableau synthétique, toutes les splendeurs des Antilles. Et cette île est paisible autant qu'elle est belle, ce qui se comprend assez difficilement si peu qu'on en connaisse l'histoire.

Depuis sa découverte, Trinidad a toujours servi de refuge aux gens les moins recommandables du monde. Ce furent d'abord les boucaniers, ces écumeurs de la mer, qui venaient mouiller dans ses eaux abritées où ils attendaient le passage des convois de galions chargés de l'or et de l'argent du Pérou et du Mexique pour les attaquer à l'improviste et, après les avoir vidés de leur cargaison, les coulaient à fond, par soixante brasses d'eau. Après les temps héroïques de la flibusterie arrivèrent les premiers colons: anglais, chinois, syriens, hindous et portugais, — un beau mélange, comme on voit! — attirés là non pas par le charme magique de l'île, mais par l'appât du gain.

Mais les derniers aventuriers qui abordèrent à Trinidad sont bien les plus extraordinaires et les moins recommandables de tous. Nous voulons parler des évadés de la Guyane française, de l'Île du Diable, la colonie pénitentiaire française qui a si mauvaise réputation dans le monde entier. Il en arrive tous les ans, dans de frêles esquifs, chercher refuge sur les plages les plus désertes de l'île.

Avant de parler de ces fugitifs, disons un mot de l'île d'où ils viennent, l'Île du Diable, où la France exile ses plus grands criminels dans l'espoir d'en faire des colons, bien qu'il soit impossible à un être humain, si bien trempé soit-il, de tenir le coup sur cette terre ingrate et maudite. On en reste aux vieilles idées du prince Louis Napoléon, plus tard empereur des Français, à qui il semblait plus moral, plus humain et plus pratique de déporter les condamnés de droit commun dans une colonie

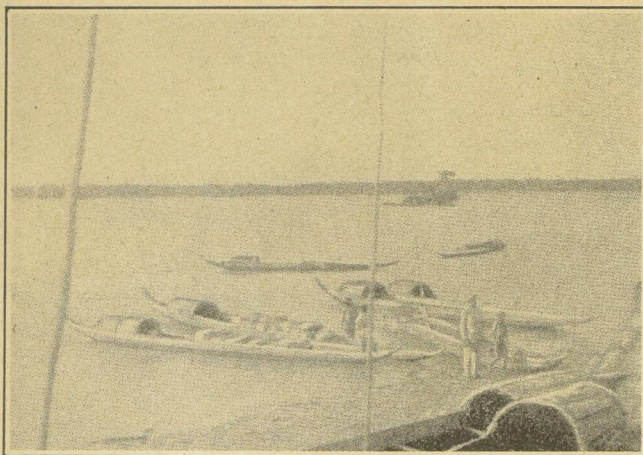
Le Refuge des Evadés de l'Île du Diable

Par Charles Barrette

plutôt que de les tenir enfermés dans des cachots et des oubliettes, en France. Louis Napoléon, qui fut lui-même longtemps prisonnier, parlait d'expérience, et espérait sans doute que cette colonie où l'on exilerait les criminels serait vraiment une terre où une sorte de colonisation fût au moins possible. Mais ce n'est pas du tout ce qui est arrivé, ainsi qu'en témoignent les livres que nous avons reproduits dans *La Revue Populaire*, car l'Île du Diable est un enfer où les détenus ne vivent qu'avec une idée fixe en tête: préparer leur fuite.

leave, qui ne vaut guère mieux que le travail à la chaîne. Et c'est là surtout, dans cette dangereuse oisiveté, qu'ils entendent le mieux l'appel de Paris, de Bordeaux, de Marseille. Partir, s'évader, se livrer à la mer en dépit de tous les dangers qui les guettent et de la mort presque certaine, tel est leur unique désir à ces forçats.

Et Trinidad est là tout proche, première étape sur la longue route qui les ramènera secrètement en France; Trinidad où les planteurs sont riches et dont les femmes, les filles, les fils vont chaque année en Europe, à Londres et à Paris; où

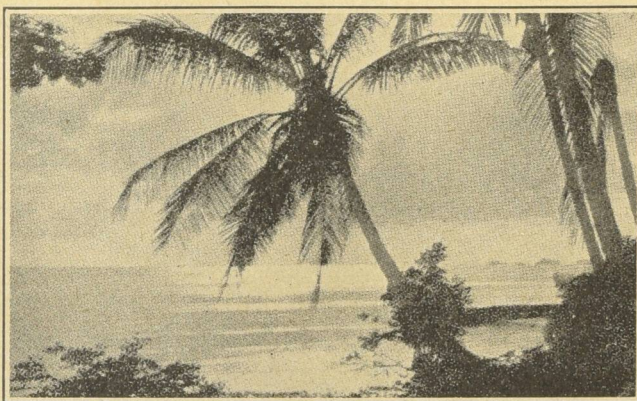


Pirogues dont se servent les évadés de l'Île du Diable pour tenter leur chance. Les uns sont dévorés par les requins, d'autres meurent de faim ou font naufrage; très peu réussissent

Une fois leur sentence expirée, la surveillance autour d'eux se faisant moins étroite, les détenus jouissent d'une demi-liberté. Les uns sont à Cayenne, la capitale de l'île, les autres à Saint-Laurent, etc. Ils sont à peu près libres, disons-nous, mais dans l'impossibilité de sortir de la Guyane, sans le sou, sans emploi, sans rien. C'est une «liberté provisoire», un *ticket-of-*

la culture du sucre, du coco, du café et du copra conduit à la fortune et d'où le bagnard évadé rêve de partir pour l'Europe, sur quelque navire, comme passager ou rat de cale.

Sou par sou, avec l'argent gagné en fabriquant de menus souvenirs, de petites guillottes miniatures et autres jouets aussi réjouissants qu'il arrive à vendre aux visiteurs,



Endroit du littoral de Trinidad où abordent ordinairement les pirogues des évadés, après un voyage d'un mois



Un bagnard de l'Île du Diable interviewé par un journaliste

le bagnard en liberté provisoire arrive après des mois et des années à épargner les quelque centaines de francs qui lui permettront d'acheter, à plusieurs naturellement, la grossière embarcation qui assurera sa fuite.

C'est, chaque année, au mois de mai et de juin que les bagnards de l'Île du Diable, ceux-là qui sont prêts, mettent leur projet à exécution. Quelques jours avant la date arrêtée, ils se rendent dans le petit village chinois où, non loin du pénitencier de Saint-Laurent, vivent les Orientaux exilés qui trafiquent avec les nègres. Ces nègres, eux-mêmes descendants d'esclaves, viennent chaque année, à cette saison, vendre aux marchands du village chinois perroquets, animaux en cage, pépites d'or ou échanger leur peu d'argent péniblement gagné contre ce que ces mercantis ont à leur offrir. Ils viennent là dans des embarcations qu'ils se fabriquent eux-mêmes. Ce sont ces embarcations que les Chinois vendront aux bagnards qui veulent fuir.

Le marché conclu, — ce qui ne va pas toujours tout seul, car souvent le marchand chinois empoche des billets de cent francs pour ensuite dénoncer les fugitifs aux gendarmes, — les sept ou huit bagnards chargent leur bateau de bananes, d'eau et quelques autres provisions, et s'embarquent. C'est maintenant vingt jours de haute mer, sans compas, sans abri contre les fureurs des eaux, souvent sans eau fraîche ni nourriture.

Dans un intéressant article du magazine *The Trinidadian* qui vient de paraître à Port-d'Espagne, capitale de cette île, et auquel nous devons la plupart des renseignements contenus ici, son auteur, Gault Macgowan, affirme que cette année déjà soixante fugitifs ont abordé à Trinidad en sept embarcations. Depuis 1930, près de cent ont réussi le coup.